

INTERROGER LE POUVOIR : CRITIQUE

POLITIQUE ET CARNAVAL

22/02

UNE LECTURE À TRAVERS LES
CULTURAL STUDIES

2026

Le carnaval guadeloupéen est souvent présenté comme une suspension provisoire de l'ordre social, un moment de fête où la hiérarchie se dissout dans le rythme des tambours. Pourtant, observé de l'intérieur, il apparaît moins comme une rupture que comme un espace où se rejouent, se déplacent et se redéfinissent les rapports de pouvoir. En février 2026, en déboulant successivement avec les groupes à po Akiyo et VIM, j'ai fait l'expérience concrète de deux stratégies culturelles distinctes : deux manières d'occuper la rue, deux manières d'apparaître, deux manières d'interroger le pouvoir.

Le dimanche gras 15 février 2026, à Pointe-à-Pitre, je déboule avec Akiyo. Le thème est Pwospéré. Nous portons une tenue d'inspiration militaire, marquée « Akiyo », aux couleurs rouge, jaune, vert et noir du drapeau anti-colonialiste de la Guadeloupe. Le rythme est rapide, dense, presque martial. Le tambour impose sa cadence. Le corps suit. Il n'y a pas d'espace pour la pose, encore moins pour la mise en scène. On avance.

Les voix s'élèvent :

Ki yo vé Ki yo vé pa Akiyo la

Ce chant n'est pas décoratif. Il performe une posture. Être debout. Être ensemble. Se préparer.

Das la perspective des Cultural Studies, la culture populaire est un lieu de production de significations où se confrontent différentes visions du monde. Akiyo ne propose pas un spectacle, mais une affirmation politique incarnée. Le déboulé fonctionne comme une prise de parole collective dans l'espace urbain. Le passage sur le tapis rouge est révélateur : nous passons sans nous arrêter. Le groupe ne suspend pas son mouvement pour se soumettre au regard du jury. Le rythme rapide empêche toute captation prolongée. On apparaît à peine sur les vidéos.

Ce geste n'est pas anodin. Il interroge le pouvoir de l'institution carnavalesque elle-même. Qui distribue la reconnaissance ?

CREATIVITY

JAYN FOUKAN



Qui décide de ce qui mérite d'être évalué ? En refusant de s'attarder devant le jury, Akiyo semble affirmer que la légitimité vient du collectif et non de la validation officielle. La culture devient ici un espace de résistance symbolique, où l'image importe moins que le message.

Quelques semaines plus tôt, le 1er février 2026, aux Abymes, je déboule avec VIM sur le thème Koro'zion. Tout est blanc : costume, peinture sur le visage. Le blanchiment des coraux devient métaphore du réchauffement climatique. La Guadeloupe, archipel entouré par la mer, riche de ses fonds marins, est fragilisée par les pratiques humaines. Le message est écologique, mais il passe par l'esthétique. Le rythme est dansant, plus fluide. On prend le temps de sourire, de chanter avec le public, d'être filmés.

L'interaction est visible. L'image circule. Contrairement à l'expérience vécue avec Akiyo, le passage sur le tapis rouge est attendu. Le groupe patiente. La musique sera jugée. La performance évaluée. Nous rentrons au local vers deux heures du matin, après avoir respecté cette temporalité institutionnelle. Dans une lecture issue des Cultural Studies, VIM montre une autre stratégie culturelle : utiliser la visibilité plutôt que la refuser. Le message environnemental ne s'impose pas frontalement ; il se diffuse par la médiatisation, par l'émotion partagée, par la captation. Ici, la reconnaissance institutionnelle et médiatique n'est pas perçue comme une compromission, mais comme un levier.

Les Cultural Studies insistent sur le fait que la culture est un champ de luttes symboliques. Akiyo et VIM évoluent dans le même espace urbain, sous les mêmes regards, parfois sous les mêmes caméras, mais ils ne mobilisent pas les mêmes logiques. L'un privilégie la radicalité du message immédiat et la primauté du collectif. L'autre assume l'intégration au dispositif carnavalesque institutionnel pour faire circuler son propos. L'un semble se tenir à distance du pouvoir de validation. L'autre négocie avec lui.

Défiler dans les deux groupes m'a fait ressentir physiquement cette différence. Avec Akiyo, le corps est absorbé dans le rythme ; l'individu disparaît au profit du collectif. Avec VIM, l'individu peut exister dans la danse, dans l'image, dans le regard du public. Dans les deux cas, le carnaval n'est pas une simple fête : il devient un laboratoire où s'expérimentent différentes manières d'être visible, d'être reconnu, de résister.

Interroger le pouvoir, au carnaval, ce n'est pas seulement le dénoncer. C'est décider comment on s'y positionne. Refuser la lumière. L'utiliser. La contourner. La négocier. La rue n'est pas un espace neutre : elle est un espace politique.

Le carnaval guadeloupéen n'abolit pas le pouvoir. Il le redistribue, le déplace, le met en tension. Et c'est précisément dans cette tension que la culture populaire révèle toute sa force.